

L'Actualité économique

***La valeur d'usage chez Marx*, par Gérard Roland. — Édition de l'Université de Bruxelles, 1985, 200 p.**

Gilles Dostaler

Volume 62, Number 2, juin 1986

URI: id.erudit.org/iderudit/601375ar

DOI: [10.7202/601375ar](https://doi.org/10.7202/601375ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN 0001-771X (print)
1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dostaler, G. (1986). *La valeur d'usage chez Marx*, par Gérard Roland. — Édition de l'Université de Bruxelles, 1985, 200 p.. *L'Actualité économique*, 62(2), 339–341. doi:10.7202/601375ar

Tous droits réservés © HEC Montréal, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

La valeur d'usage chez Marx, par Gérard ROLAND. — Édition de l'Université de Bruxelles, 1985, 200 pages.

À la suite d'Aristote, de Smith et de Ricardo, Marx distingue ce qu'il appelle « les deux facteurs de la marchandise : valeur d'usage et valeur d'échange ». L'utilité d'une chose, ajoute-t-il, en fait une valeur d'usage, laquelle ne se réalise que dans l'usage ou la consommation. La valeur d'usage, facteur qualitatif, est rapidement mise de côté, Marx concentrant son attention sur la valeur d'échange, dont il démontre, ou prétend démontrer, qu'elle se mesure par la quantité de travail socialement nécessaire à la production de la marchandise. Telle est l'une des caractéristiques de ce qu'on appelle la théorie de la valeur-travail. Quelques années après la publication du livre premier du *Capital*, Jevons, Menger et Walras établissent au contraire un lien entre la valeur et l'utilité. Cela allait déclencher, entre l'approche marginaliste et l'approche marxiste, une controverse qui ne semble pas près de s'éteindre.

La « mise entre parenthèses » du pôle valeur d'usage par Marx a amené la plupart de ses disciples à négliger ce concept, d'autant plus que son lien avec l'utilité, fondement de la valeur pour les marginalistes, le rendait suspect. Telle est la situation que Gérard Roland se propose de corriger dans ce qu'il présente comme étant « vraisemblablement... la

première recherche systématique sur la valeur d'usage chez Marx » (p. 11). La valeur d'usage, explique Roland dans le deuxième chapitre des trois que compte son livre, constitue une catégorie économique qui joue un rôle fondamental dans la théorie de Marx. Que l'on pense à la monnaie, à la plus-value, à la rotation du capital, à la productivité et aux schémas de reproduction. L'analyse de Marx est toujours menée en fonction des deux pôles valeur d'usage-valeur d'échange.

Mais il importe de bien clarifier le concept de valeur d'usage, ce à quoi s'emploie Gérard Roland dans son premier chapitre. On nous y explique que la valeur d'usage, réalité multidimensionnelle, ne doit pas être confondue avec l'utilité, variable qualitative de caractère objectif. Contrairement à ce que soutient Marx, Roland montre qu'on peut comparer des valeurs d'usage différentes et propose un modèle mathématique de comparaison. Ce modèle s'avère proche de la nouvelle théorie du consommateur développée par Lancaster, fondée sur une approche par les caractéristiques semblable à l'approche par les valeurs d'usage. Bref, par un détour surprenant, on pourrait déduire, de la notion marxiste de valeur d'usage, certaines propriétés des théories modernes de la consommation. Roland consacre la deuxième partie de son chapitre deux à examiner le rôle de la demande chez Marx, montrant qu'« il est parfaitement possible d'intégrer des fonctions de demande dans le schéma marxien » (p. 116).

C'est donc à un rapprochement entre marxisme et marginalisme que nous convie l'auteur. Et ce rapprochement s'avérerait le plus fructueux lorsqu'on passe, dans le troisième chapitre, à l'examen de problèmes relatifs au socialisme. C'est là en effet que les techniques de l'analyse marginaliste seraient les plus utiles, les indications éparses de Marx à ce sujet étant nettement insuffisantes : « Une théorie de la valeur d'usage dans le calcul économique sous le socialisme reste à faire » (p. 183).

Ces réflexions ne sont toutefois pas absolument nouvelles. Les anciens marginalistes, tels Pareto et Barone, estimaient que leurs modèles s'appliquaient parfaitement aux économies planifiées. Par ailleurs, même si le débat séculaire sur la transformation a fait privilégier l'analyse des rapports Marx-Ricardo — et donc l'évacuation de l'utilité — les tentatives sont nombreuses, depuis un siècle, de marier Marx et le marginalisme. Tel était, par exemple, l'objectif de Bernstein ou celui de Shaw. Évidemment, Gérard Roland nous propose, sur ce plan, des avancées nouvelles et intéressantes. De même se livre-t-il à un examen systématique et approfondi de certains concepts souvent confus chez Marx : besoin, utilité, et évidemment valeur d'usage. Cet examen s'appuie de plus sur l'ensemble de l'oeuvre de Marx, et non sur le seul *Capital*.

On peut lui reprocher, par contre, un survol extrêmement rapide des autres concepts de la théorie de Marx sur lesquels on nous dit que la

valeur d'usage jette un éclairage essentiel: monnaie, plus-value, capital. Et dans ce survol, Roland se révèle très fidèle à la lettre du texte de Marx, prenant pour acquis, par exemple, que la monnaie et la force de travail sont des marchandises, sans aucune allusion aux débats actuels sur ces questions. On se trouve en présence d'une curieuse synthèse entre le marginalisme et un marxisme somme toute assez orthodoxe :

« C'est pourquoi, si les marxistes sont d'avis que l'économie bourgeoise a un caractère apologétique, ils doivent néanmoins pouvoir se « nourrir » de ses résultats « abstraits » afin de s'en approprier les outils. Dès qu'on les débarasse de leurs oripeaux idéologiques, ceux-ci peuvent se révéler utiles dans l'élaboration du projet d'une économie socialiste. » (p. 93)

Ce passage, comme les réflexions méthodologiques dans lesquels il s'insère, n'est pas sans créer quelque malaise. Peut-on vraiment distinguer les « résultats abstraits » d'une théorie et ses « oripeaux idéologiques », si cette dernière expression a un sens. Cela nous paraît renvoyer à une vision un peu dépassée des rapports entre « science » et « idéologie ». De même faudrait-il définir rigoureusement, si cela est possible, « économie bourgeoise » et « économie marxiste ». Mais cela ne l'est peut-être pas. D'autant plus que s'opposent, dans tous les camps, des interprétations très diverses. Ainsi compte-t-on, outre les lectures les plus orthodoxes de Marx et ses traductions ricardiennes et sraffaïennes en modèles de prix de production, des visions qualifiées alternativement de keynésiennes et d'hétérodoxes qui évacuent aussi bien la valeur d'échange que la valeur d'usage, pour ne retenir que la primauté de la monnaie. Je ne suis pas convaincu que cette voie soit moins fructueuse que celle de la « modélisation » de la valeur d'usage que nous propose Gérard Roland. Mais ce livre constitue, malgré nos réserves, une nouvelle et intéressante pièce au dossier qui témoigne, entre autres, de la part de son auteur, d'une grande connaissance de l'oeuvre de Marx.

Gilles DOSTALER
*Département de sciences économiques,
Université du Québec à Montréal*